

# CHAPITRE I

Homme libre toujours tu chériras la mer...

Les célèbres vers de Baudelaire me reviennent en mémoire pendant qu'assis sur un large rocher de granit je contemple l'océan. Le vent qui souffle en rafales fait voler les embruns vers moi et le roulement des galets de cette plage produit un son puissant, lourd grondement incessant et régulier comme le souffle d'une baleine géante. Je me sens comme attiré par les vagues qui viennent s'écraser avec force sur les cailloux et, à l'instar de ces soldats de la seconde guerre pris dans la nasse de Dunkerque, j'ai juste envie de me lever, d'entrer dans l'eau ; d'avancer droit devant pour m'abandonner à la matrice originelle et y trouver enfin la paix. Mais, aussi tentant cela soit-il, deux écueils se présentent ; je nage très bien et je ne vois aucun agent de la Gestapo venu m'arracher les secrets du réseau.

En fait, il n'y a absolument personne sur la plage en ce matin de mars. D'ailleurs avec le vent et la pluie même les mouettes ont désertées. Je suis seul, désespérément seul avec mes deux millions.

L'ironie de la chose m'arrache un sourire. Avant, j'avais une vie moyenne, simple, quasi banale qui oscillait entre moments heureux et passages plus ardues. Un de ces millions de Français moyens qui essaye juste de faire pencher la balance du bon côté et de tirer son épingle du jeu avec les cartes que la vie lui a données et celles qu'il a pu obtenir à force de travail, de persévérance, de ruse, de chance ou tout simplement de hasards. Une vie de couple heureuse, un travail assez intéressant, des perspectives assez roses. Et puis, analogie avec le spectacle que m'offre l'Atlantique, la vague qui s'abat, le tsunami qui emporte tout en ne laissant derrière lui qu'une enveloppe vide, dévasté par la, les pertes, obnubilé par ce qu'on a perdu, détruit par ce qui aurait pu être ; par ce qui aurait dû être.

Je repense à ce prêtre qui tentait de me reconforter, qui me parlait d'épreuves, de reconstruction.

Encore une fois l'ironie qui se niche dans la différence entre mon prénom et les mots divins « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église » alors que tout n'est plus que champ de ruines autour de moi m'arrache un sourire triste et désabusé, le même qu'arbore le héros dans ces films tristes où elle part au loin. Je me lève et le vent qui a changé de direction me pousse vers le creuset d'où nous sommes tous venus, y compris ceux qui ont tué, me les ont tués, m'ont tué.

Même les galets cèdent sous mon poids mais l'étincelle au fond de moi, la même que celle qui a sauvé la vie de mon grand-père loin là-bas dans ce camp d'où peu sont revenus brille assez fort pour me faire doucement, tout doucement et un pied devant l'autre, remonter la pente, courbé sous le vent. Les rafales me harcèlent comme si, sentant sa cible lui échapper, la noirceur tentait de me retenir, de m'empêcher de regagner ma voiture stationnée plus haut sur le parking où je me suis garé au bout de la nuit, au bout de la route, au bout de mes forces.

Je ne sais d'ailleurs même plus comment je suis arrivé ici, dans ce coin de Bretagne où la terre et le ciel se rejoignent. Réminiscence des jours heureux ? Sans doute, c'est d'ailleurs ce qui m'a guidé au départ, l'envie de retrouver un peu de la magie du passé, d'emprunter les chemins que nous avons empruntés. Et puis, au fur et à mesure des kilomètres, l'esprit s'est vidé de plus en plus et je me suis laissé guider par le hasard des routes toujours plus petites, des intitulés de panneaux, comme attiré par l'horizon, comme une tortue vers sa plage de naissance. Finalement je me suis retrouvé sur un parking, évidemment désert, en surplomb d'une plage tout aussi déserte. La nuit s'est dissipée doucement et je suis alors descendu.

Maintenant, vaincu par la fatigue, j'arrive péniblement à mon vieux break et je m'allonge ou plutôt je m'affale dans le coffre ; allongé sur un matelas mousse coincé entre quelques sacs, je plonge enfin dans le sommeil et l'oubli tant recherché. Cet oubli ne dure malheureusement pas, car un son répété s'infiltré doucement dans mon esprit et, au bout d'un moment ; comme il s'accompagne de bruits de voix, je comprends qu'il ne s'agit pas d'un rêve ou d'un

cauchemar mais du bruit que fait un objet frappant la vitre.

J'ouvre les yeux et, essuyant un peu la buée qui s'est formée je vois deux hommes vêtus d'uniformes bleus. Je me secoue, me redresse et sors du break à la rencontre des deux gendarmes.

Je n'ignore pas que je présente une image plutôt négative. Un air fatigué avec de grosses valises sous les yeux, un visage qui n'a pas fréquenté le rasoir depuis une bonne semaine, des vêtements fripés, endormi dans un vieux véhicule... Il est donc un peu normal que j'aie à peine le temps de leur souhaiter le bonjour qu'ils me demandent mes papiers. Le plus jeune les examine et il est sûr qu'il doit avoir un peu de mal à associer la photo puisque si la taille est identique avec mon mètre quatre-vingts et mes yeux toujours gris ; l'air de lassitude arboré me fait paraître bien plus que mes trente-deux ans sans même parler de mes cheveux en bataille qui ne sont plus bruns mais intégralement gris. C'est sans doute ce qui motive le lieutenant à me demander de souffler dans l'embout de son éthylotest. Je regarde l'autre gendarme un peu plus jeune qui me fait un drôle de petit sourire comme s'il n'y était pour rien et me présente son petit appareil.

Il me regarde faire, le reprend, examine le résultat.

— Humm zéro ça va. Sinon c'était une procédure pour conduite.

— L'infraction tiendrait donc même si personne ne m'a vu conduire ? Lançais-je avant d'avoir pu me retenir. Et puis zut me dis-je in petto en pensant que vu où j'en suis je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Ah nous avons un petit malin. Triagoz vous me le passez au fichier.

Je les regarde pendant que le plus jeune s'exécute. Le plus âgé m'a tout l'air du lapin de corridor hantant les bureaux, récompensé par un grade et qui en a déduit qu'il savait tout. L'air hautain, la quarantaine conquérante malgré quelques signes de relâchement qui commencent à s'installer, la coupe en brosse, les deux galons bien astiqués. Le plus jeune, même s'il n'est pas loin de la trentaine a un franc sourire même si ses yeux sont bien plus à l'affût que ceux de son supérieur lequel se tient bien trop près de moi. Il s'arrête, me regarde, revient à l'écran de sa tablette, tape quelques lettres et

après quelques secondes me scrute à nouveau avec un drôle de regard puis se tourne vers son chef en lui disant que tout est en ordre.

L'autre grommelle quelque chose puis s'apprête à tourner les talons quand cela se produit. Oh, pas de tambour ni de trompettes, ni même de coup de tonnerre même si le ciel est orageux. Non, juste un vague rayon de lumière un peu pâle qui traverse les nuages gris sales et vient se poser sur un bout de terre au large.

Je me tourne vers les gendarmes en demandant de quel endroit il s'agit.

— C'est l'île de Saezh monsieur, répond le dénommé Triagoz.

— C'est loin ?

— Quatre miles marins, presque sept kilomètres quoi.

— Merci.

— Et c'est d'ailleurs à vendre à Rochebonne ! intervient le lieutenant.

Je me retourne à nouveau vers le large pendant qu'ils partent et regarde le mince filet de lumière qui semble vraiment désigner ce minuscule grain de terre lointaine en me demandant vaguement s'il s'agit là d'un des « signes divins » dont parlait le prêtre.

## CHAPITRE II

Je suis fixé sur cette lumière qui s'étiole lentement et qui, au bout d'un laps de temps indéfini, est remplacée par la grisaille et une fine pluie rafraîchissante. Je lève mon visage vers le ciel comme une offrande à la bruine qui se transforme peu à peu en pluie diluvienne, dans une dérisoire tentative de me laver de mes péchés. Les yeux clos je savoure le ruissellement sur ma peau, comme une pureté qui m'entoure, espérant qu'elle s'infiltré en moi. Mais quand je rouvre les yeux, rien de neuf dans mon âme, nulle lumière intérieure, juste l'humidité froide qui me saisit partout. Et la seule chose que je vois est un véhicule d'un bleu très particulier dont les occupants qui m'observent doivent se poser des questions sur ma santé mentale à être debout là sous les trombes d'eau.

Je me réfugie finalement dans l'habitable, dégotte une serviette dans un des sacs entassés et entreprends de me sécher avant de revêtir des vêtements extraits d'un autre sac. Avant de partir et de déposer ma vie dans un garde-meuble, j'avais récupéré quelques affaires et les avait mises en vrac dans ces grands sacs bleus d'une marque suédoise bien connue. Je reprends la route, poussé par un sentiment d'urgence venu de nulle part et, une fois à la sortie du parking, avise un panneau d'indication qui me guide donc vers ce Rochebonne dont je n'ai jamais entendu parler et en suivant toujours cet instinct que je me suis juré de ne plus ignorer. Quelques détours et lacets plus tard, et en adéquation totale avec les géomètres de notre beau pays, j'arrive exactement dans le village. C'est même un bourg en fait au vu du nombre de bâtiments, nichés tout le long de la seule rive dégagée d'une rivière qui doit sans doute se jeter dans l'Atlantique. L'autre rive, faite de granit sombre est bien plus abrupte et la roche semble plonger directement dans l'eau. Au bout de quelques instants à longer les maisons, j'arrive finalement sur une place desservant la mairie. J'ai un peu de mal à trouver à me garer au vu du nombre de véhicules stationnés et dont

bon nombre sont immatriculés hors du département et même hors du pays pour certains. La mairie tranche par son modernisme au milieu des maisons anciennes du plus pur style maison de pêcheurs basses et sombres avec son revêtement d'ardoises et de cuivre plongeant jusqu'au sol et donnant l'impression d'un fauve prêt à bondir dont l'entrée serait la gueule.

J'avise un panneau d'affichage municipal sur le côté de la mairie et je ne tarde pas à y voir l'annonce relative à la vente aux enchères de l'îlot de Saezh. Oh, je n'ai pas grand mérite vu la couleur jaune fluo du document et son format A3. Je parcours rapidement le document, avec ses adjectifs si typiques des annonces immobilières, vue exceptionnelle, pittoresque, au calme (on s'en doutait un peu), air pur, grand terrain six ares (et en plus petit interdit de construction), port privé et mon préféré « ruines romantiques, ». Enchères à la bougie, mairie de Rochebonne, douze mars à onze heures, Maître Lervily et... Et aie ! Je réalise soudain, regarde l'heure et me rue dans la mairie en tentant de me rappeler les modalités désuètes des ventes « à la bougie ».

Un couloir un peu sombre desservant quelques portes de bureaux divers me conduit à la salle de réception. Une bonne trentaine de personnes sont présentes, assises et tout le monde est tourné vers trois personnes debout derrière deux grandes tables. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre qu'il s'agit du maire du village ou de son adjoint, du notaire et du clerc (qui me semble assez petit d'ailleurs) qui rédige les documents. Si j'avais le moindre doute, il serait dissipé puisque Me Lervilly déclare « Allons, personne pour reprendre ? Dernière offre à 745 000.

Je suis focalisé sur son léger sourire et comprends son attitude en voyant qu'il ne reste qu'une seule bougie allumée sur les trois. Sa flamme vacille et a conduit à ce qu'il lève déjà son marteau de commissaire-priseur.

J'ai l'impression que le temps se ralentit puis s'arrête, que tout mon voyage a conduit à ce moment ; cette succession de hasards concentrés sur cette petite flamme brillante qui m'attire comme si j'étais un insecte. J'entends le murmure des personnes présentes qui commence à s'élever, un rire un peu cristallin, des doigts impatients

## CHAPITRE VI

Parfois, il n'est nul besoin de parler pour se comprendre ou se sentir bien. Assis au bout de la jetée sud du port, je contemple l'océan, camaïeu de bleu et de vert. Il n'y a pas de vent et la mer est quasiment à l'étale. Au loin, je vois ce qui est désormais mon île. Mon île... J'ai du mal à assimiler les mots, moi qui n'ai jamais rien possédé en dehors de ma voiture. Il faut croire qu'être assis au bord de l'eau incite à la pratique de l'introspection. Je tourne un peu mon regard, me demandant si le pêcheur assis non loin de moi est en fait un penseur en train de préparer une version moderne des Contemplations du père Hugo.

Son apparence est celle d'un spécialiste en ichtyologie ; mais attention pas celui de rivière intérieure en pantalon et haut camouflage (je me suis toujours demandé si c'était utile par rapport à un poisson) non, je parle du breton traditionnel, celui des cartes postales, chaussures bateaux bleues bien usées, pantalon bleu au bas retourné, caban bleu marine avec boutons dorés puis ternis par les embruns, casquette bleue de marin avec petite visière plastique et surtout cheveux blancs et barbe blanche. En fait à bien y penser on dirait une version locale d'Hemingway. Je le regarde qui, d'un geste fluide remonte sa ligne et la relance au loin avec sa canne à moulinet ; autre accessoire indispensable du pêcheur en mer. Le bouchon à pointe fluorescente jaune flotte paresseusement, au gré du faible courant généré par l'entrée du port et le début du jusant. Un panier à accessoire est posé près de lui et une chaîne fixée à un anneau disparaît dans l'eau sans doute reliée à la nasse. Ne la distinguant pas, j'ignore s'il a déjà pris du poisson ou non mais est-ce bien-là l'important ?

L'homme est comme un tribut au temps qui passe. Dans chaque port, j'ai toujours vu un de ses semblables, opposant un quasi-mutisme aux questions souvent invasives des touristes. Je respecte ce desiderata non exprimé et me plonge moi aussi dans mes pensées,